

Il fait froid, mais le soleil réchauffe peu à peu le quai de Seine où j'attends l'autobus 21. Perché sur un escabeau, un homme — J.-C. Decaux — peine à donner le tour de vis nécessaire à un panneau d'axe rouge sous lequel vient se ranger une voiture avec une valise sur le toit. Ce sont probablement des gens d'Europe de l'Est venus chèrement réaliser un vieux rêve de voyage en France, à en juger par la peinture terne de cet ancien modèle d'automobile.

L'homme et la femme assis à l'avant se retournent pour embrasser un jeune homme qui les quitte. Leur jeune fille l'accompagne sur le trottoir pour s'enlacer une dernière fois avant de remonter dans la voiture. Les vacances sont finies.

Les voitures arrivent par vagues et l'une d'elles amène l'autobus attendu. Il s'arrête, je monte, je remarque assez rapidement qu'il est conduit en douceur, sans cette nervosité qui nous projette parfois les uns contre les autres. Le chauffeur a débranché la sinistre voix mécanique pour annoncer lui-même les stations avec ses propres commentaires.

« Palais de Justice ! Ah, là, quand on y va... Enfin ! »

« Oui Madame, je peux vous renseigner. Ces drapeaux sur les autobus commémorent le 25 août 1944, la libération de Paris, je ne suis pas très fort en histoire, mais je me souviens de cette date. Je n'étais pourtant pas très vieux, à peine quatorze ans, mais il y a des choses qu'on n'oublie pas ! »

« Le Jardin du Luxembourg ? Station suivante. C'est ce jardin, là, en face de vous. Vous avez vu ces couleurs ? Quelle beauté avec la lumière qu'on a aujourd'hui ! »

« Oui Mademoiselle, il y a beaucoup d'endroits comme ça à Paris. Certains disent que c'est la plus belle ville du monde. Je suis de ceux qui le croient. Au revoir, vous avez l'arrêt du 82 sur le trottoir à droite. »

Quelques stations plus loin, sur le point de démarrer, le regard interrogeant le rétroviseur extérieur : « Je l'attends ou je l'attends pas ? Elle me regarde, je me dis que je l'intéresse. Alors, j'attends. Bon, elle ne regarde plus, elle ne prend pas le bus. »

Avant de descendre, j'ai envie de le remercier de nous conduire d'une manière si sympathique.

« Si sympathique ? Oh, vous êtes gentille. Bavard plutôt, non ? Il faudrait peut-être débrancher... »

« Oh, non, surtout pas » s'exclame-t-on dans l'autobus, dont une femme qui m'attrape par la manche : « J'allais faire la même chose que vous à la station suivante. Il est merveilleux. Un jour, j'étais la seule passagère et c'était lui qui conduisait. Il m'a demandé si j'aimais la musique. Si j'aime la musique, vous pensez ! J'allais justement danser ce jour-là (ses cheveux blancs frisaient soyeusement la soixantaine). Alors, il a fait marcher la musique pour nous deux, c'était formidable ! »

Je descends après qu'on se soit dit au revoir.

Il est des matins à croire que tout nous chante.

Martine Campion